

Entretien complet avec Emmanuelle Lenel (CASPER-CES) à propos de sa thèse défendue au printemps dernier (soutenance privée le 4 mars, leçon publique le 25 mars, USL-B)

par Robin Susswein

- Emmanuelle : Tu voudrais que je présente ma thèse en 180 secondes, c'est ça ?
- Robin pour les CdC : ...ou en 3 minutes, oui.
- Emmanuelle : C'est vache ! Bon, je vais te raconter ce que je dis à ma belle-mère alors : j'ai travaillé sur la « programmation de la mixité sociale », c'est-à-dire sur les volontés institutionnelles affichées de mélanger les groupes sociaux dans certains quartiers de la ville, les quartiers du canal à Bruxelles en l'occurrence. Je me suis intéressée aux dispositifs publics et urbanistiques de cette programmation, qu'il faut comprendre à la fois comme un ensemble d'intentions politiques et comme des aménagements concrets de l'espace public dans sa matérialité : places, bancs, immeubles d'habitations... Et je me suis alors demandée quels sont les effets de ces dispositifs sur les différentes populations qui fréquentent ces lieux, ce qu'ils « font » à leurs interactions, leurs ancrages locaux, leurs rapports à la ville. Ce qui m'a pris un peu plus de cinq ans.
- Robin pour les CdC : J'imagine que ta belle-mère a dû te demander quels sont ces « effets » de la mixité sociale programmée ?
- Emmanuelle : Absolument pas. Mais je peux te répondre brièvement : un premier effet important est de retraduire localement les inégalités sociales liées à la mobilité. Parce que ces dispositifs favorisent un certain type de mobilité, tournée vers l'extérieur du quartier, qui n'est pas la mobilité de tout le monde. Un second effet est d'ordre « identitaire » : ces dispositifs favorisent l'émergence de nouveaux sentiments d'appartenance sociale, en particulier parmi une population d'origine étrangère de classe moyenne, qui s'appuie sur les nouveaux espaces résidentiels de ces quartiers pour se distinguer de leurs « anciens voisins » issus d'une immigration plus récente et plus pauvres qu'eux. Voilà deux résultats parmi beaucoup d'autres.
- Robin pour les CdC : Ces résultats de recherche, tu les as fabriqués comment ? Ma question ne porte pas sur la méthode, mais plutôt sur l'expérience : en tant qu'étudiant, j'ai toujours terminé mes travaux dans l'urgence. Me concernant, il semblerait que ce soit nécessaire pour qu'une question de recherche devienne une obsession toute personnelle qui me suit partout, dans les transports, à la cuisine, dans mon sommeil... C'est dans ce « rush » que quelque chose peut se fabriquer. Alors une thèse, c'est cinq ans de travail et six mois de rush, d'urgence, d'obsession ?
- Emmanuelle : Mm... Pour moi l'écriture c'est un outil de pensée. J'ai écrit mes premiers textes trois ans avant de déposer ma thèse qui, aboutie, était le résultat d'au moins trois couches d'écriture. Tout le long de ce travail il n'y a pas eu d'urgence. Je dirais même qu'il y a eu du plaisir, dès la première écriture, lorsque rédiger me permettait de conduire ma pensée, de la préciser, d'approcher tranquillement quelque chose. Bien entendu parfois ça coinçait et, j'ai pu être gagnée par l'angoisse. Mais la plupart du temps, mon travail a procédé par ajustements, ma pensée s'affinait en s'écrivant plus finement. Donc l'« urgence » et la nécessité d'aboutir non, ce n'est pas ma façon de travailler.

- Robin pour les CdC : Tu évoques ce plaisir du travail en train de se faire, qu'en est-il du travail accompli ? Quelle différence ça fait d'avoir gratté toutes ces pages ?
- Emmanuelle : Ce qui fait la différence, c'est d'abord la maîtrise d'un propos. L'habilité à pouvoir naviguer dans un propos. Je n'ai pas toujours été sûre de moi quand je construisais ma problématique : est-ce intéressant ? Sur quoi je travaille finalement ? Aujourd'hui, je ne suis pas sûre que ça intéresse forcément les gens, mais j'ai en tout cas le sentiment d'avoir en main un propos bien ficelé, et que je maîtrise suffisamment pour pouvoir rebondir sur une question ou sur une autre. J'ai tellement été plongée dans ce manuscrit pendant des mois, que je peux maintenant aborder la question de la « revitalisation urbaine » par un angle ou un autre, circuler dans ce réseau de connaissances comme on parcourt mentalement le plan d'une ville familière, adoptant une vue d'ensemble, ciblant un axe principal ou les petites ruelles d'un quartier. Et puis l'aboutissement d'une thèse, ce n'est pas tant avoir un ensemble d'idées à propos de quelque chose, ou connaître la littérature sur un sujet, c'est véritablement avoir une « thèse », pouvoir soutenir un propos. Ce n'est pas pour ça que j'ai beaucoup gratté, mais c'est notamment à ça que cette expérience a abouti.
- Robin pour les CdC : Il me semble qu'il y a une question qu'on évoque rarement à propos du travail de thèse, c'est celle de la concurrence entre ces plaisirs propres à la recherche mais aussi l'ascèse que ce travail implique, et les nombreuses autres façons de jouir de la vie : danser, faire du sport, faire l'amour, éduquer, consommer... Il y a tant d'autres façons de « se répandre » dans le monde, tant de styles de vie, de professions... Pourquoi avoir fait le choix de la recherche ? Enfin, est-ce un choix ?
- Emmanuelle : Le style de vie que la thèse implique en fin de processus, ça n'a pas été un choix, non. Au départ j'ai envisagé la thèse comme une alternative à des projets de recherche courts, dans lesquels je n'avais pas le temps d'approfondir une question. Cela m'a menée, en fin de thèse, à une certaine ascèse c'est vrai, et au fait de devoir mettre entre parenthèse (tous) les autres aspects de la vie. C'est une question de temps disponible, une question de libido au sens large aussi : tout est tellement concentré dans la tête qu'à un moment donné les autres sphères de l'existence ne peuvent plus être investies comme précédemment. Mais par contre, à mon grand étonnement, une fois ma thèse finie, elle était finie dans ma tête aussi. Du jour au lendemain je suis passée à autre chose.
- Robin pour les CdC : Une fois le travail terminé se pose parfois la question de l'« utilité sociétale » de la recherche, de son rôle critique, de l'aspect « éthique » du métier de chercheur. Mais y a-t-il une place pour cette question éthique dans le travail en train de se faire ?
- Emmanuelle : Je dirais qu'il y a deux moments où cette question, disons « éthique », était plus présente : d'abord au moment de la construction de l'objet. La « revitalisation urbaine » ou la « programmation de la mixité sociale » est un objet d'abord politique : un référentiel, des opérations, des objectifs... Les questions se sont alors posées d'elles-mêmes : quel est mon rapport à cet objet politique ? Est-ce qu'il faut formuler une critique pour faire de la sociologie critique ? Ou est-ce que construire son objet selon des méthodes d'enquête et des cadres analytiques décalés, c'est déjà endosser un point de vue critique ? J'ai finalement retenu cette dernière option, mais ce n'était pas une évidence dès le départ. Deuxièmement, à la fin de ma recherche, j'ai réfléchi à mon rapport au terrain d'enquête : quelle a été mon attitude face aux divers acteurs ? Pourquoi avoir choisi ce territoire du canal pour étudier la « programmation de la mixité sociale » ? Quel était mon intérêt « politique » dans cette affaire ? J'ai essayé de rendre compte, de façon réflexive, de la manière dont j'ai pu orienter certains choix d'enquête. Ce type de réflexion relève à la fois de l'éthique et de la rigueur scientifique : arrivé au terme de l'enquête, il m'a paru

indispensable de décrire le processus d'objectivation et la manière dont ce processus tranche dans le monde social.

- Robin pour les CdC : ...et on pourrait considérer cet interview comme l'apogée de ce moment réflexif ?
- Emmanuelle : Bien sûr, c'est tout le sens de cette interview !